

JOURNAL D'UN LOOSER

STÉPHANE LAVARENNE



JOURNAL D'UN LOOSER

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02748-6

Merci à Laetitia M.

1

« – Tu n’es pas ce qu’on appelle un mec très rock’n’roll.

– Pourquoi? Parce que je ne me conduis pas comme un con et que je ne casse rien dans les rues? »

Nowhere Boy, Sam Taylor-Johnson

Dites-moi, les amis, avez-vous déjà ressenti en pleine nuit cette sensation d’étouffement et cette impression de vous prendre en même temps des claques derrière la tête? Peut-être bien que je suis le seul mec au monde à ressentir ça. Je garde précieusement ma Ventoline dans la poche, cette petite bouteille d’oxygène peut me sauver la vie. C’est mon généraliste qui me l’a dit.

Je me recroqueville dans un coin de la pièce. Seul, sans canapé et sans télé. Entouré de cartons. Avec pour seule compagnie une connexion wi-fi grâce à laquelle défile sur mon écran une liste déroulante remplie de photos de femmes célibataires.

Mon cas est plutôt classique. Comme beaucoup d'hommes, j'ai négligé certaines règles fondamentales de la vie de couple. Rien de grave à première vue, mais de quoi faire fuir quand même l'unique femme qui voulait partager sa vie avec moi. Franchement, j'ai beau être un mec, je dois bien l'avouer, son claquage de porte m'a rendu un peu fébrile. Non, les amis, je ne vais pas me mettre à couiner comme un nourrisson à qui on aurait donné une tétine au paprika. Non, c'est juste le moment, ce fameux moment dans la vie où il faut se remettre en question. Et des questions, je peux vous dire que depuis trois semaines je m'en suis beaucoup posé. Questions existentielles à la con, et aucune vraiment constructive. Voyez-vous, la chose la plus chiantة quand on se remet en question, c'est qu'on s'en pose trop. Mais j'ai l'instinct fouineur, j'aimerais

bien trouver les causes de cet échec. Dans ma tête, je refais tout le parcours de ma vie de couple en recherchant les traces de mes impardonnables erreurs. Suis-je coupable ou victime? Une sorte de victime consentante torpillée par des exigences impossibles. Car les femmes, bien souvent, en demandent trop. Elles sont programmées pour vivre en couple, elles, tandis que nous, les hommes, nous sommes faits pour être célibataires. Les choses sont mal foutues.

Pour Anne j'ai abandonné le dessin, j'ai vendu ma Gibson sur eBay, je me suis mis à écouter Florent Pagny et Calogero et j'ai trouvé un boulot fixe et chiant dans l'Administration. J'encaisse plutôt bien. Mais Anne en voulait toujours plus; un compte commun, une maison avec plein de fenêtres, une baignoire, un enfant, une nouvelle hotte... Une vie conforme au catalogue Ikea. Des rêves compatibles avec les trente-trois pour cent d'endettement. Tout était tracé. Je ne serais jamais rock star ni mercenaire en Sierra Leone. C'était plié, en avant la normalité. C'est là que j'ai

commencé à freiner et que les choses se sont mises à pourrir. Je me suis transformé en fardeau, en bout de cordée, accroché à Anne qui, elle, continuait à arpenter le glacier. Mes jours étaient comptés. Mais comme on dit, il n'y a pas pire aveugle que celui qui refuse de voir. Je n'ai pas vu venir le coup d'opinel sur la corde. On comprend, alors, qu'on ne peut pas tirer dessus impunément sans se la prendre un jour dans la gueule.

Moi, je vous le garantis : c'est le genre de femme qui n'a pas plus de remords qu'un juge de l'Inquisition. Elles sont comme ça, les femmes, aujourd'hui. Faudra vous habiller, mes petits biquets.

Excusez-moi d'être amer et de déballer comme ça mes petits désagréments affectifs sans même me présenter, je m'appelle Cyril. J'appartiens à cette catégorie d'hommes abîmés par la vie conjugale, écrasés par la vision de vie idéale qui pulule sur nos écrans. Et ce livre que vous tenez entre vos mains dressera sans doute une longue liste d'errances et de déceptions

car je suis né pour souffrir et me plaindre. Bienvenue, ami lecteur, dans cette odyssée new age tout aussi excitante que *L'Iliade* car l'action se déroule à Paris, la Ville Lumière. Ici, dans ce petit deux-pièces qui sent le Febreze bon marché, en plein cœur du XIX^e arrondissement. Voilà pour le décor, vous êtes prévenu.

Ma première épreuve est redoutable, elle consiste à ne pas ouvrir cette bouteille de Jack Daniel's qui me nargue depuis une heure. Je recrache doucement la fumée de mes poumons en fixant avec défi la boîte de Pandore. Mais rien n'y fait, je n'y arrive pas. C'est comme maîtriser un rottweiler à trois têtes avec les mains liées dans le dos. Je referme mon portable, dévisse le goulot. Ce soir les dieux ont gagné.

Mâchoire engourdie. Immersion totale. Seuls des neurones dispersés aident à affronter la réalité... Mon corps ne m'appartient plus. Il voyage. Mais c'est une croisière de courte durée car les frissons réapparaissent. Des pensées parasites s'entrechoquent

comme dans une partie de flipper en mode multiball. Le plafond descend lentement sur moi. J'essaie de fuir mais mon corps ne réagit pas. Mes os et mes organes vont finir broyés et ma cervelle éclatée va salir le plancher. Je termine en position fœtale dans un coin sombre de la pièce. Tremblotant comme un camé, je prends une dose de Ventoline. Compte jusqu'à dix. Recrache. Une deuxième dose. Compte jusqu'à dix. Recrache. Mon rythme cardiaque ralentit. Mes bronches s'ouvrent.

J'ai envie d'appeler Anne.

Trois sonneries plus tard je tombe sur son répondeur. Ne pas laisser de message. Un message serait l'erreur ultime. Mais en ce moment je suis plutôt fâché avec mes convictions.

– Tu m'as bousillé, Anne... T'inquiète, je ne vais pas te coller de procès pour réparation des préjudices moraux, physiques et sexuels dont je suis victime... Parce que je sais rester digne, moi... Je suis indestructible... Je suis...

Ah ouais ! j'ai oublié de vous dire, je suis un loser.

2

« La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps, mortelle lorsqu'elle est trop longue, quoique nécessaire. »

Réflexions et Maximes,
Vauvenargues

J'ai passé le week-end en pyjama, avec une gueule de bois et une haleine de cendrier. Ma vie est déprimante comme un film russe, mes seuls amis sont des acariens.

Aujourd'hui c'est dimanche et comme beaucoup de Parisiens, j'ai brunché dans un café. C'est Farina, dix-neuf ans, qui m'a servi. Elle est mignonne malgré sa culotte de cheval. En ce moment elle écoute Booba

et en concert il « déchire grave ». Elle m'a prêté un album qui traînait sous le comptoir puis on a échangé nos Facebook. Ensuite je suis rentré chez moi et j'ai passé mon après-midi sur son profil à visionner les photos de ses soirées branchées, ses vacances au Club et ses amis un peu homos... Et puis est arrivé 18 heures, cette heure étrange qui relie la fin de l'après-midi au début de la soirée, qui me rappelle que le week-end est fini et que par conséquent nous avons tous l'obligation de préparer notre cartable car demain il y a école. Je ne vais pas vous faire un dessin : je ressens toujours un vide le dimanche à partir de 18 heures. Et peu importe si le ciel est bleu ou gris, si la télé est éteinte ou allumée, une envie de finir sous terre me paralyse de la pointe des cheveux jusqu'aux orteils. Sans doute une écorchure de mon enfance qui se rouvre de façon hebdomadaire. Ces longs dimanches après-midi devant Jacques Martin où mes parents savouraient un crémant d'Alsace avec les voisins ; ces lentes promenades en famille au milieu des feuilles qui tombaient ; le générique de *Cat's Eye* et

ma mère, glaciale, qui me lançait son refrain : « Prépare ton cartable, demain il y a école. » *Massacre à la tronçonneuse*, c'est du Walt Disney à côté.

J'ai longtemps cherché un remède contre la déprime du dimanche en fin d'après-midi. J'en ai trouvé un, il vaut ce qu'il vaut : j'éteins mon ordinateur, je m'installe sur mon oreiller et sors mes vieux CD : *Bercés par la houle*, *Ah! qu'il fait bon voguer*, *L'instant qui s'écoule*, *Nous semble plus léger*¹..., j'ai toujours eu un petit faible pour les vieux morceaux d'avant-guerre... Ensuite je passe *All Tomorrow's Parties* du Velvet Underground, et là je fais un bond de douze ans en arrière. J'arrive en plein voyage d'études en Italie, le Walkman sur les oreilles, assis dans l'autocar qui nous conduit à Pise. Hubert est collé à ma droite et boit du coca à la bouteille. Un nid-de-poule plus tard et je revois son visage

1. *Bercés par la houle*, paroles de Louis Sauvât sur une musique de Henry Himmel, et interprété par Ludovic Huot.

immobile, la bouche crispée et les sourcils froncés, du coca plein la gueule. Et le soir, dans cette chambre d'hôtel à Florence, Hubert, Denis et moi défoncés passant par la fenêtre pour longer une corniche à quinze mètres de hauteur et rejoindre la chambre de Vanessa et de Marion qui, finalement, n'ouvriront jamais leur fenêtre. De purs moments de bonheur que ces balades dans la cité florentine. Voilà, le temps d'une chanson de cinq minutes et cinquante-huit secondes, j'ai retrouvé mes dix-huit ans. Mais surtout, j'ai oublié que c'était dimanche.

3

« Je sais où tu te caches ! Viens ici
que je te bute ! »

Hitman le Cobra (Le Terroriste),
Godfrey Ho

À dix-huit ans, je menais vraiment la grande vie à Paris, un vrai prince errant. Je dormais où je voulais, chez des amis, dans le métro et dans des parcs. Je séchais les cours avec Hubert. On passait nos journées à essayer de jouer de la guitare comme Slash avec seulement trois pauvres accords, à dessiner des trucs surréalistes comme Dalí. Qu'est-ce qu'on a pu en noircir, des feuilles ! Nous fumions beaucoup à cette époque, des clopes parfois. Je peux vous dire que nos cerveaux étaient constamment en état d'excitation. Quel dommage

que la vie ne soit pas un prolongement sans fin de cette période ! Période inspirée par Jack Kerouac, Burroughs, et toute la contre-culture. Nous recherchions d'autres espaces, comme eux, d'autres expériences, dans un seul but : effacer la misère du quotidien. Je me croyais intouchable, intéressant, artiste et puis rien du tout. C'était du vent. Des rêves d'ado. À vingt-deux ans, je me suis pris le mot « responsabilité » en pleine gueule et ma flânerie s'est arrêtée net dans une agence de voyages. J'ai su que tout était fini. Je venais de rentrer dans la vie active avec son lot de contraintes : respecter les horaires, serrer la main du patron et supporter son haleine, s'intéresser aux collègues et aux pathétiques résumés de leurs soirées télé...

Le comble, et vous allez rire, c'était que mon premier boulot consistait à vendre du rêve ; des voyages organisés dans des îles paradisiaques. Le genre d'îles pour les vacances de M. Ducon avec de grands hôtels de luxe construits sur des bidonvilles. C'était ça, mon boulot. Engraisser

une société de loisirs qui cache ses pauvres, ses vieillards, ses infirmes tout en déroulant le tapis rouge au tourisme sauvage. On y est, les hommes se sont emparés du marketing et le marketing s'est emparé du peuple. Chaque jour, je voyais débarquer dans l'agence une cargaison d'ultra-consommateurs à la recherche d'un souvenir à fabriquer. Ils sont tous devenus fous. Impossible de les arrêter. Chacun voulait sa petite croisière dans les mers chaudes des Caraïbes. Chacun voulait ses photos de vacances, allongé sur le sable fin, un mojito à la main. « Hey! t'as vu, je profite de la vie! Je voyage! » Eh ben moi, je n'y arrive pas. Je ne suis pas de ceux qui dégustent la vie comme on déguste un bon cru ; moi, la vie, je la subis comme une piquette abjecte. Pourquoi? Parce que je vois l'anorexie des jeunes filles, l'obésité des enfants qui se gavent devant la télé, la dépendance aux drogues, la dépression, la schizophrénie, la plongée des classes moyennes dans le néant social, sans parler des coquillettes sans gruyère. Cette société est pourrie et personne ne m'a attendu pour le savoir.

Mais, fait encore plus dramatique, et c'est là où je veux en venir, d'ailleurs je lance un appel au secours, c'est que je vais avoir trente ans et que je n'arrive toujours pas à sortir de cet état de choc. Est-ce qu'il existe un manuel pour vivre dans une société pourrie? Non? Mais qu'est-ce qu'ils attendent pour l'éditer?

Non, les amis, ne croyez pas que je sois un petit Occidental instable et constipé du cerveau, je tiens à préciser ceci : je ne souhaite pas la mort de la démocratie et de notre belle République française. Je suis conscient d'avoir la chance de pouvoir vivre dans une société égalitaire et de pouvoir m'endetter sur trente ans pour un trente mètres carrés (un an d'endettement par mètre carré...). Je suis prêt à me battre pour de belles causes, par exemple je suis prêt à refuser mon plat de coquillettes par solidarité avec les petits Somaliens; je suis prêt à proclamer haut et fort qu'il existe des endroits où je n'aurais pas voulu vivre. Dans un village bosniaque encerclé par l'armée serbe. Au Rwanda, victime d'un

massacre entre Tusti et Hutu. Au Darfour, tué par les milices jandjawides. En Syrie, massacré d'un côté par l'armée de Bachar et de l'autre par des pseudo-islamistes rebelles non identifiés. Vous voyez, je suis conscient du malheur des autres. Mais alors pourquoi, nous qui vivons en France, dans un pays libre, pourquoi sommes-nous des millions à ne pas être heureux? Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans nos têtes? Qu'est-ce qui nous manque? On dirait qu'il y a un écran de fumée entre mon mal-être et la cause de mon mal-être.

Savez-vous ce qui me surprend quand je vois à la télé des documentaires sur ces peuples reculés d'Afrique et de Papouasie? Leur facilité à accepter leur sort, à accepter la mort. Alors que pour moi, le monde s'écroule à la moindre panne de gruyère dans mon frigidaire. Quel genre d'éducation ont-ils reçue? C'est quoi leur secret? Peut-être que les mères africaines disent à leurs enfants : « Arrête de te plaindre et pense à ces petits Français obèses, diabétiques, nourris à l'huile de palme et drogués

à la console de jeux! Alors si tu n'es pas sage, je t'envoie là-bas, en France, à La Courneuve, chez tonton Mamadou. »

Je mélange tout, je suis ivre. Il est 3 heures du matin, je me lève à 7 heures.

4

« C'est le genre de type qui boirait un bidon d'essence pour pouvoir pisser sur ton feu de camp. »

Terrain miné, Steven Seagal

Travailler une journée dans une administration, c'est un peu comme passer une journée dans un hall de gare, on a les yeux fixés sur l'horloge, on guette l'heure du départ. Ici, je prends le temps de rêvasser, le temps de déjeuner, le temps de vieillir. À vingt-cinq ans, j'ai quitté l'agence de voyages pour un poste dans la fonction publique hospitalière, c'est Anne qui avait insisté. Une amie à elle m'a pistonné. Je suis mieux ici. Dehors les gens comme moi courent après un salaire de misère ou se suicident. Alors, comme je n'ai aucune envie

d'être victime du grand patronat et de finir en plan de restructuration, je reste caché derrière mon poste d'adjoint administratif. Lâche? Non, fonctionnaire!... Ça vous énerve? Alors je vous rassure, il y a quand même un inconvénient à être fonctionnaire : on devient mou; on perd le goût de l'aventure; on a les cheveux gras; on grossit du bide; on compare nos misérables primes avec celles de l'année précédente; et puis surtout on se contente de quelques scènes de bonheur conjugal comme par exemple quand on rentre le soir et qu'on embrasse sa femme tendrement sur les lèvres : « Tu as passé une bonne journée, ma chérie? Moi je suis crevé. Qu'est-ce qu'on mange ce soir? Hein?... Qu'est-ce qui se passe? T'en fais une tête... Comment? Tu me quittes? »

Anne m'a quitté et c'est bien fait pour ma gueule, les femmes ne s'attachent pas aux hommes qui s'encroûtent. J'étais devenu une sorte de « tu n'arrives plus à me faire rêver ».

Vous vous rendez compte? Vingt-neuf ans et déjà vieux. Plutôt précoce, le Cyril, non?

5

« – Hey, blondin! C'est quoi ça?
C'est une farce?

– Non Tuco, ça, c'est une corde
et tu vas mettre ta tête dedans... »

Le Bon, la Brute et le Truand,
Sergio Leone

Trois semaines se sont écoulées depuis mon emménagement, aucun appel, aucun message, c'est à croire que je suis seul sur terre, ou bien que je n'existe pas. Je vis dans un roman que personne ne lit. Faire des connaissances? Solution Meetic? Du genre « encore plus de soirées », « encore plus de rencontres » mais surtout encore plus de râteaux. Hé! Ho! Et les boulevards parisiens, c'est pour les chiens? Ces longues avenues bordées de vitrines, de cafés et de

salles de cinéma, ç'a été inventé pour quoi d'après vous, pour faire des courses en sac? Pour chasser, bien sûr! Généralement, le dimanche après-midi, je me pose sur une terrasse avec un bouquin et je mate les filles, quelques-unes me sourient parfois. Je fais confiance aux statistiques. L'appât : une chaise vide en face de moi. C'est presque un message. Ça résume la situation. J'aime que les choses soient claires.

Je suis rentré vers 18 heures et quand j'ai claqué la porte d'entrée, elle s'est jetée sur moi...

J'ai beau repasser en boucle *Abbey Road*, rien à faire. Il n'y a plus de souvenirs en stock. J'essaie avec Booba. C'est pire. Cette fois-ci l'angoisse du dimanche est plus forte. C'est bon, t'as gagné! Tire-toi maintenant! CASSE-TOI! Va faire chier un autre mec! Ah! tu ne veux pas me lâcher? Attends un peu, je n'ai pas dit mon dernier mot! Je fonce dans la salle de bains, fouille dans le placard... Effergalan... Doliprane 1 000 mg... Humex... Advil 200 mg... Ventoline... Je n'ai pas la pharmacie de Dalida ni celle de Romy Schneider. Rien

qui pourrait faire taire une bonne fois pour toutes cette souffrance. Je ne vais quand même pas me supprimer à coups de pastilles Drill. Une idée : me sucer les doigts et les enfoncer dans une prise. Une mort à la Claude François. Au fait, ça fait mal, une électrocution ? Parce que moi, je veux bien mourir mais pas souffrir. Il faut être sacrément teigneux pour mettre fin à ses jours. Le lâche, lui, ne se suicide pas. Non, le lâche, lui, il vit.

Je marque un temps d'arrêt. Parce qu'à l'instant même où j'écris ces lignes, quelqu'un a sonné à ma porte. Je n'y crois pas. Une personne cherche à entrer en contact avec moi. Je me lève d'un pas hésitant et avance sur la pointe des pieds pour ne pas faire craquer le parquet. J'écrase mon front contre la porte, jette un coup d'œil à travers le judas. Le visage est à contre-jour mais je parviens quand même à deviner une silhouette athlétique aux larges épaules.

Deuxième sonnerie.

– C'est qui ? dis-je

– Hubert.

Je ne réponds pas tout de suite, il me faut un peu de temps pour coller un visage sur cette voix grave. Et puis, comme un coup de tampon sur une feuille, une figure familière me revient avec une cascade de souvenirs de beuveries... Hubert!

Je déverrouille la porte, retire le loquet de sûreté et ouvre. Hubert, lunettes violettes, chemise blanche ouverte, pectoraux apparents, pantalon slim à l'entrejambe serré, bottines italiennes, Jack Daniel's dans une main, paquet de Curly dans l'autre. Lui aussi me regarde de la tête aux pieds : « Oh! On dirait que tu sors d'un camp de concentration! » Alors il ouvre grand ses bras pour m'y recevoir. Je reste sur place, ne bouge pas, du coup il avance et me fait le baiser de l'ours. Grosse étreinte et bise affectueuse sur la bouche.

Une bouée de sauvetage vient d'être jetée dans mon océan noir cambouis. Hubert, mon Jésus-Christ en plus punk, ma pause Kinder Bueno, est de retour. Je me sens déjà mieux, comme si mes poumons venaient de se remplir d'oxygène. J'avoue

qu'il n'y a pas que du bon chez Hubert, c'est un peu le genre de mec qui vous laisse des poils pubiens dans votre assiette de coquillettes, le genre de mec qui ricane sans arrêt, le genre de mec qu'Anne n'a jamais porté dans son cœur. Mais peu important tous ses défauts, c'est le genre de mec qui tombe toujours pile au bon moment, c'est mon pote, le vrai, le seul et j'espère qu'il va me sortir de cette situation merdique.

Il se vautre dans mon canapé, pose ses pieds sur la table basse, me sert un verre et commence son show.

– ... Au début ça fait mal, Cyril, mais les choses finissent toujours par s'arranger. Et puis de quoi tu te plains au fond? Avec Anne ça n'allait pas, vous passiez votre temps à vous engueuler! Euh non... Elle passait *son* temps à t'engueuler... Ah! je te jure, moi, si ma gonzesse essayait de me mater, je lui dirais : « Hey, écoute grognasse, pourquoi t'irais pas te faire une tisane avant que j't'éclate ton beignet! »

– Ah! Hubert, j'n'arrive pas à croire que tu sois là! Ah!

Hubert sort de sa poche un petit sachet, il le secoue et une poussière blanche tombe sur la table basse. Il extrait presque par cynisme sa Carte Vitale de son portefeuille, émiette la poudre, puis la sépare en deux rangées parallèles.

– C'est quoi? je demande. Des vitamines?

– Ouais, des vitamines, seulement celles-là, tu ne les trouves pas en pharmacie... hi hi hi!

Minutieusement, il roule un ticket de métro en forme de tube. Le porte à sa narine droite et renifle d'un coup sec la première rangée de poudre. Alors je comprends.

– C'est de la...

– ... de la « C »!

– De la cé?

– Ben ouais, de la « C », on dit de la « C »!

Finalement c'est comme dans les films. Il se penche, aspire la seconde rangée de poudre, bascule la tête en arrière et exprime une petite jouissance. J'ai l'impression d'avoir loupé un épisode. Il est comme ça, Hubert, du genre à débarquer après trois

ans d'absence avec de nouveaux tours à montrer.

La petite diode verte de ma chaîne hi-fi invite Hubert à appuyer sur le bouton « Play ». La boîte à rythmes s'enclenche. Ses yeux s'écarquillent :

– Cyril...

– Quoi?

– Je te propose de redistribuer les rôles.

– D'accord.

– Alors commence par changer de musique.

Je m'exécute, je range Booba dans son boîtier. Je lance Led Zep'.

Le regard d'Hubert reste braqué sur le CD de Farina.

– Franchement, si tu es passé de Led Zep' au gangsta rap, alors vraiment cette société mérite un bon coup de napalm dans la gueule.

– Oh! Hubert, c'est juste de la musique...

– Non, mec, ce n'est pas juste de la musique, c'est bien pire que ça.

– Pourquoi?

– Parce que le printemps arabe, mon vieux.

– Le printemps arabe? Quel rapport?

– Ouais, le printemps arabe. Observe bien les jeunes là-bas. Leur énergie. Leur exigence. Tu vois, un matin ils se sont tous levés et ils ont dit stop! il faut que ça change! Les jeunes là-bas sont beaucoup plus politisés que nous, ici, en France. Et ce n'est certainement pas cette saloperie de culture hip-hop qui élèvera notre belle jeunesse aux firmaments culturels.

– Et pourquoi pas? Le rap est une musique contestataire.

– Ne me dis pas que le rap est contestataire où je t'enfonce cette bouteille de sky dans le fion. Hey, la première chose que t'as envie de faire quand t'écoutes du gangsta rap, c'est de t'acheter des fringues de marque, une grosse voiture avec des putes à l'arrière, de boire des boissons pétillantes et occasionnellement d'insulter les flics parce qu'ils t'empêchent de fumer des joints. Alors, elle est où, ta contestation? Hein? Tout ça n'est que du divertissement pour nous endormir! C'est le porte-voix du gouvernement! Ouvre les yeux, bordel! Cyril, enfin! Et puis, je te

rassure, le rock, c'est pareil! Quand tu vois ce qu'on nous sert aujourd'hui, les BB Brunes, les Shaka Ponk! Tous ces ersatz de la société de distribution! On nous endort!

– C'est bon, Hubert, calme-toi, t'es tout rouge!

– Donne-moi le pouvoir et je te jure, Cyril, je te jure que je t'organise un nouvel ordre mondial avec des valeurs sûres!

Je le regarde sans rien répondre, ce n'est pas facile de communiquer avec un gars en pleine montée. Je le laisse se calmer. Alors Hubert comprend, sans un mot, juste par le regard et par le silence, que sa révolte n'est qu'un pétard mouillé. Dans un dernier sursaut, il pose le CD de Booba par terre et l'explose d'un coup de pied.

– Mais arrête, t'es con, merde! Je te dis qu'il n'est pas à moi, ce CD! T'es devenu complètement dingue, arrête la dope!

– La révolte, Cyril! C'est l'arme antimorosité! Les médecins devraient la prescrire aux déprimés. Sous forme de petites pilules rouges.

– Ah ouais? eh ben, mon arme antimorosité à moi, ça va être de te foutre à la porte si tu continues tes conneries! Putain, mais qu'est-ce que t'as foutu pendant toutes ces années?

J'apprécie les efforts qu'Hubert a déployés tout au long de la soirée pour me distraire. Malgré mes grognements, je profite de sa jeunesse mentale pour retomber en enfance. C'est vrai; une femme de perdue, dix copains de retrouvés, et Hubert en vaut vraiment dix. Il a le don de se transformer, quand il le faut, en une sorte de dernier rempart avant de sombrer. Mais il y a un risque : accepter l'aide d'Hubert, c'est comme guérir l'alcoolisme par la cocaïne.

6

« Ça fait peut-être mal au bide
mais c'est bon pour la gueule. »

Manu, Renaud

Je descends de chez moi. Dans le hall de l'immeuble, je croise un couple visiblement heureux de partir ensemble au boulot. Je remonte mon col. Dehors, déjà ça bouchonne. Chers automobilistes, levez-vous et remerciez tous Bertrand Delanoë d'avoir élargi les couloirs de bus et remis le tramway sur rails. C'est une nouvelle journée qui commence et à voir vos gueules derrière les pare-brise, quelque chose me dit qu'il va y avoir encore un paquet d'ulcères ces prochaines années.

Le bus arrive, l'arrêt Télégraphe dégueule de quidams. Je cours et je fonce dans le tas. Les portes s'ouvrent et avalent la foule. Je me retrouve aspiré, compressé et mâché, je donne des coups de coudes, des coups de genoux, je me fraie un chemin comme je peux. J'allais lancer une attaque dans les côtes du petit retraité au costume gris collé à mon bras quand je suis stoppé net par une fine silhouette aux cheveux noirs qui capte mon attention.

Le bus démarre brutalement, tout le monde perd l'équilibre. J'en profite pour remercier ce jeune conducteur de sa conduite nerveuse. Car la secousse a projeté cette fille contre moi. Son dos s'est écrasé contre mon torse. Son fessier contre mes testicules, et Dieu sait que ça faisait longtemps. Je ne bronche pas. Elle se retourne vers moi visiblement gênée et me dit : « Excusez-moi. » Vous excuser? Mais c'est grave, mademoiselle, comment pourrais-je accepter vos excuses après ce que vous venez de faire? Je lui réponds : « Il n'y a pas de mal », mais bien sûr que si, il y a du mal! J'ai une folle envie

de te faire l'amour maintenant, espèce de petite inconsciente ! Regarde-toi, mais regarde-toi, est-il permis d'avoir des yeux aussi bleus ? C'est moi qui devrais m'excuser et te remercier d'exister.

Le visage de cette fille vient d'activer une zone sensible de ma mémoire, il a déclenché un étrange mécanisme dans mon cerveau : un souvenir. Un parfum intense et sucré, un matin doux de septembre et de rentrée des classes, à Garamond où je suis resté six mois comme pion. Je me revois traverser la cour un café à la main, la clé du portail dans l'autre. Un troupeau d'élèves m'observaient derrière les grilles du lycée. J'avais du mal à ouvrir le cadenas. Les jeunes pensaient que je le faisais exprès pour les agacer, alors ils ont proféré des menaces de mort contre moi, comme ça, pour passer le temps. Le cadenas a fini par céder et la chaîne est tombée par terre. D'un geste large j'ai ouvert le portail. Un tas d'adolescents boutonneux et grognards se sont répandus dans la cour comme une nappe de pétrole

sur le littoral. J'observais cette jeunesse française promise à un bel avenir quand, parmi cette déferlante, un visage se détacha des autres. Je vous jure, les gars, ma main droite sur le cœur, que c'était comme une fleur sur un tas de fumier. Ces cheveux noir corbeau, ces yeux persans, ces jambes longues et dockées formaient un ensemble si proche de la perfection que ça ne pouvait que s'incruster dans un coin de ma mémoire jusqu'à aujourd'hui. Et aujourd'hui, cadeau! Ce petit postérieur ferme et nerveux vient de faire frotti-frotta sur mes zones érogènes à vous en faire aimer les transports en commun. Ah! si je n'étais pas poète, je lui collerais une main au cul.

Le bus continue son trajet et me largue. En descendant, je la regarde discrètement une dernière fois.

9 h 15. Assis à mon bureau, je me sers un café. J'allume mon ordinateur, lance Excel. Ce petit logiciel de comptabilité qui d'habitude me transforme en fonctionnaire taciturne me paraît gai et attrayant aujourd'hui. La vue sur ces façades grises,

ces immondes tableaux, cette moquette couleur fiente de pigeon, tout ce qui m'entoure me met de bonne humeur. J'allume ma radio et je tombe sur *Trois petites notes de musique*, d'Yves Montand. Mon univers baigne dans la douceur. Mes compteurs se remettent à zéro, c'est un nouveau départ. J'accepte le plan de vol. Opte pour le pilotage automatique.

17 h 30. Je ferme la porte du bureau 401, traverse les couloirs avec un sourire béat et les yeux mi-clos, sûr que je dois en énerver plus d'un avec mon air de p'tit gars de Belleville. Interloqués, les gens se retournent sur moi, je leur souris. Chose rarissime. Chose provocante. Place ! Je suis le mec irrésistible, le mec qui swingue dans les bus, le mec qui fait du tape-cul sur de drôles de châssis ! Les gens doivent savoir que des histoires comme ça existent, qu'on n'est pas obligé de traverser des océans pour trouver des petits lots comme celui-là. Il suffit d'ouvrir les yeux. Si ! Regardez autour de vous, bande de minables ! À moins que

vous ne soyez déjà atteints de cécité à force de vous cramer les yeux sur vos iPhone.

Depuis ce matin, son visage agit sur moi comme la Ventoline sur mon asthme. L'amour provoque une alchimie propre à notre subconscient; pour ma part cela se traduit par un air de *Love on the Beat* qui tourne en boucle dans ma tête.

C'était le bus de 8h14.

« C'est ta bouche qui m'inspire.
Ta bouche et puis ton cœur. Je vais
te le cambrioler, ton cœur. Ton cœur
et puis tout le reste. Je vais m'introduire
et tout piquer. »

Tenue de soirée, Bertrand Blier

Ma vie se limite à deux choses : monter dans le bus, la regarder.

Vous savez quoi, cette nana, elle a une tête à faire peu de concessions, c'est le genre farouche. Regardez-moi ces yeux, ils m'incitent à voyager et à lui dire : « Salut, tu sais quoi? Tu me plais. Ce que je te propose? Eh ben, qu'on se casse immédiatement de cet endroit merdique. Toi et moi. *Capisci?* » Ouais, vraiment, je nous vois bien à Cuba, dormir à la belle étoile,

cachés au cœur de la sierra Maestra, en pleine révolution romantique. Allongés confortablement dans la paille. Bercés par le chant lointain des guérilleros. Moi, avec une barbe de trois semaines, tirant sur un cigare de La Havane, comme un Fidel Castro rajeuni. Elle, les cheveux noirs en pagaille, des traces de poudre sur les joues, le regard sauvage et une kalachnikov frôlant le bout de ses seins. Je me verrais bien aussi perdu avec elle dans un coin de la zone sahélienne, tels des Touaregs un peu hippies, allongés sur des tapis d'Orient au milieu d'une oasis bordée de sable chaud. Elle me regarderait de ses yeux d'agate et me sourirait, alors je lui enfoncerais ma bite dans la bouche... Euh, non, non!... Je me verrais bien jeter le conducteur de bus et tous les autres passagers par-dessus bord et m'enfuir avec elle sur la côte de granit rose, option qui a le mérite d'être plus accessible.

Elle se décale, s'adosse contre la paroi du bus et ferme les yeux. J'observe son profil avec la maniaquerie d'un peintre du XVI^e siècle : le bout de son nez, l'extrémité

de ses lèvres et la pointe de son menton sont sur la même ligne verticale. C'est un détail qui peut paraître un peu technique pour certains mais dans le milieu du mannequinat ça veut dire que son visage est parfait. Pommettes saillantes. Cheveux lissés en arrière. On dirait une reine égyptienne. Une Vénus de Botticelli. Une Amazone. Je l'imagine flirter avec le diable, narguer la mort comme la mangouste nargue le cobra. Pourquoi je pense à tout ça? Qu'est-ce qui me prend? Rien. Je suis amoureux. Ben oui, c'est mon livre, je fais ce que je veux, j'ai quand même le droit d'être amoureux, non? Je reprends : j'imagine des trucs romantiques, un peu clichés, un peu cons. C'est toujours comme ça au début. Allez, je me donne trois secondes pour que mes fantasmes glissent dans le trash, de l'éjac' faciale au *fist-fucking*... Excusez-moi, j'avoue que par moments je suis d'une grossièreté à faire pâlir Jean-Pierre Mocky, mais là, je suis tellement affamé que je m'autorise tout...

Le menton haut et le regard lointain, elle ignore sans le moindre scrupule la

médiocrité du décor qui l'entoure et dont je fais partie. Tout me laisse penser que j'ai plus de chances d'enfiler des perles pieds nus sur des braises que d'embrasser les lèvres de cette petite prétentieuse. Elle semble avoir oublié notre bref contact physique d'hier matin. Apparemment, je suis sorti de sa mémoire. C'est bien fait pour ma gueule, je n'avais qu'à lui sourire, un sourire, ça ne s'oublie pas. Mais on ne m'a jamais appris à envoyer ce genre de message codé. Alors je baisse toujours les yeux comme un crétin. Crétin! Argh! Ses lèvres pulpeuses viennent de s'entrouvrir légèrement. Je peux y voir une rangée d'incisives éclatantes et parfaitement alignées. Elle doit forcément avoir l'haleine fraîche. J'ai envie d'y glisser ma langue pâteuse. Vraiment, je ne respecte rien. Cyril! Reviens sur terre, pauvre con! Tu ne vois pas que cette fille se trouve à des années-lumière de ton pitoyable radeau? Bon, allez, il y a une journée de glandage qui t'attend au boulot. Va!

« Commence par finir ce que tu commences! »

Le Voyage de Chihiro,
Hayao Miyazaki

– Mais t’attends quoi pour lui parler, Cyril, t’es un homme? me demande Hubert en versant du gin dans ma vodka.

– Et c’est quoi, le rapport? C’est quoi, être un homme? Accoster une femme et se prendre un râteau? C’est ça qui fait qu’on est un homme?

– Ouais, ça et une paire de couilles.

– Tu en ferais, toi, de la drague si tu n’étais pas doué?

– Oui. Et crois-moi, quitte à se faire draguer, je pense que les femmes préfèrent que ce soit fait par un loser, au moins ça

les fait rire un peu... Tu veux un conseil? Écoute un truc facile à faire : tu captes son regard et, en continuant à la fixer droit dans les yeux, tu lui dis – mais attention tu ne le dis pas à voix haute! tu le dis dans ta tête! –, tu dis « *lasciami scivolare tra le tue gambe* » et je te promets, mon pote, je te promets qu'elle te sourira. Allez, lance-toi, c'est peut-être la femme de ta vie!

Hubert a raison. Ce coup de foudre est une formidable occasion pour moi de remonter la pente. Cette fois-ci je ne laisserais pas s'éloigner la future mère de mes enfants. La vie est faite d'abdications et de peines, surtout la mienne, mais je compte bien changer ça.

Je reviens à Hubert, vous devez savoir que si ce mec donne un coup de pied dans un arbre, il y a dix nanas qui lui tombent dans les bras. C'est comme ça, on ne peut pas l'expliquer, il possède un pouvoir d'attraction. La fée Splendeur a versé la totalité de son sachet au-dessus du berceau d'Hubert, ce qui fait qu'il a démarré la partie avec un gros avantage : son charisme

et sa petite gueule d'ange à la Justin Bieber. Moi, c'est le contraire. Il n'y a pas de fée, seulement un lourd héritage génétique à assumer, un visage « pittoresque », une tête allongée avec un nez qui descend jusqu'au menton. Quand on traîne ce genre d'anomalie, faut compenser par un sens relationnel. J'en suis totalement dépourvu. Par contre, les bégaiements et les silences gênants, ça, j'en ai des containers pleins à craquer, je pourrais inonder le marché asiatique avec. Je suis le numéro un mondial des handicapés sentimentaux. Quand un joli petit cul me parle, je deviens rouge pivoine comme si je venais de m'enfiler un suppositoire au Tabasco format discount. La classe mondiale des cancre émotifs. Tout ça à cause de qui? À cause d'une mère maniaco-possessivo-dépressive! Excusez-moi de passer du coq à l'âne, comme on dit, mais j'ai une théorie sur les conséquences néfastes qu'une mère autoritaire a sur le développement mental de son rejeton. Certains diront « encore un qui va tout remettre sur le dos de sa mère! » mais ceux-là ne savent pas ce que c'est que

d'être éduqué par ce genre de femmes, froides, intransigeantes et rancunières : elles anéantissent toute aisance intérieure et toute confiance en soi. C'est ce conflit permanent avec ma mère qui m'a plongé dans ces rapports désastreux avec les femmes. Ma vision est faussée. J'ai honte de l'avouer : elles me font toutes peur. J'ai toujours l'impression que je vais me faire engueuler. Donc carapace. Il me faudrait plus qu'une prière pour m'approcher de cette fille, il me faudrait l'ingrédient secret caché dans le sachet de la fée Splendeur. Cette poussière magique.